



# La Coopération des idées

REVUE D'ÉDUCATION SOCIALE

PARAISSANT LE 1<sup>er</sup> ET LE 16 DE CHAQUE MOIS

Directeur : **G. DEHERME**



SOMMAIRE :

G. DEHERME . . . . .	<i>Catholicisme et Positivisme.</i>
PAR TOUS. . . . .	<i>Revue des Opinions, des Faits et des Idées.</i>
EDMOND THIAUDIÈRE . . . . .	} <i>Les Livres qui font penser.</i>
G. DEHERME. . . . .	

Le Numéro : 0 fr. 25

PARIS

**BERNARD GRASSET, ÉDITEUR**

61, rue des Saints-Pères, 61

LA

# Coopération des Idées

Revue bi-mensuelle d'Education Sociale

**ABONNEMENT** : un an, France : 4 francs ; Etranger : 6 francs

Collections de la nouvelle série (années 1908, 1909)

5 francs par année

*Adresser toutes les communications concernant  
la Rédaction et l'Administration à*

**M. DEHERME, Directeur, à LA SEYNE (Var)**

## A NOS ABONNÉS

Ceux de nos abonnés qui seront avertis que leur abonnement est **terminé** sont priés de nous faire parvenir leur renouvellement pour s'éviter les frais de recouvrement.

Ceux qui ne désirent pas continuer leur abonnement sont priés de **refuser** au facteur le numéro qui suivra l'avertissement.

## L'UNION COOPÉRATIVE

est un journal bi-mensuel, édité par le Comité central de l'Union Coopérative des Sociétés françaises de Consommation. Il contient des articles, des études, des monographies, des renseignements, etc., sur la Coopération en France et à l'Etranger. — L'Union Coopérative doit être lue par tous ceux qui s'intéressent à la Coopération.

*Prix du numéro, 0 fr. 20 ; de l'abonnement annuel, 4 fr.*

*Etranger, 6 fr.*

Les abonnements sont reçus : 1, Rue Christine. — PARIS

## LE COURRIER DE LA PRESSE

Tél. 101-50

21, Boulevard Montmartre, — PARIS

Tél. 101-50

**Directeur : A. GALLOIS**

### RÉPERTOIRE PARLEMENTAIRE

Relevé des Votes des Députés et Sénateurs et Nomenclature de leurs Travaux  
D'après le Journal Officiel de la République française

*Le Courrier de la Presse lit 6.000 journaux par jour*



# La Coopération des idées

## Catholicisme et Positivisme

---

Il n'y a plus que la presse catholique pour faire attention aux idées. La grande presse « indépendante » ou politicienne n'est occupée que d'affaires ou d'alchimie électorale et de prestidigitation parlementaire. Hormis les petites revues, le positivisme n'est donc examiné avec sympathie et discuté avec intelligence que chez les catholiques.

On ne peut reproduire ici les articles, souvent trop aimables pour *la Coopération des Idées* et ses rédacteurs, de MM. E. Tavernier, abbé J. de Pascal, Alfred Poizat, J. Rambaud, Créton, Ato, P. Besse, J. Dumaitre, etc., parus dans *l'Univers*, *l'Action française*, *le Peuple français*, *le Journal de Bruxelles*, *le Soleil du Midi*, *le Social*, de Lyon, *l'Avenir*, de Toulon, etc.. Il faut se borner à deux articles résumant toutes les objections qui ont pu nous être présentées. C'est celui de M. l'abbé M. Charles, paru dans *la Croix* du 11 août dernier, et celui que publia, sans signature, dans son numéro du 25 avril, *le Nouvelliste de Lyon*. Ma réponse, que *le Nouvelliste* eut la courtoisie d'insérer intégralement dans son numéro du 2 mai, s'applique aussi bien à l'article de *la Croix*. Cette réponse donna



de l'humeur à M. le baron Paul Cottin, qui put s'épancher dans *l'Express* de Lyon du 7 juin et *la Croix* du 2 juillet. Il lui fut répondu comme il convenait dans *l'Express* du 30 juin et *la Croix* du 9 juillet. Voici ces cinq articles.



*Article de M. l'abbé M. Charles, paru dans la Croix du 11 août, sous le titre « Un chapitre de M. Deherme » :*

*La Crise sociale* de M. G. Deherme est, comme tous ses livres, pleine de vérités. Mais il a le don de les exprimer avec une rudesse si outrancière qu'elles prennent parfois, trop souvent, sous sa plume, des airs de paradoxes. Le paradoxe n'est-il pas généralement une vérité trop vraie ?

Nous n'avons pas l'intention de discuter l'ensemble de ce livre, un livre à thèse, naturellement. Cette thèse douloureuse nous semble démontrée jusqu'à l'évidence : nous vivons sous le régime de l'anarchie ; nous mourons d'anarchie économique, politique, morale.

Mais où nous nous séparons de M. Deherme, — et sa robuste foi positiviste ne peut pas lui cacher tout à fait les raisons profondes de cette divergence radicale, — c'est dans le remède à opposer au mal. Le salut est dans le positivisme allié au catholicisme, prononce-t-il. Dans le catholicisme seul, répondons-nous.

Discuter les motifs pour lesquels M. Deherme recherche ce projet d'union, ce sera, de fait, exposer ceux que nous avons de le repousser.

Cette union doit se faire. Pourquoi ? Parce qu'elle est nécessaire. Pourquoi nécessaire ? Parce que, si j'entends bien M. Deherme, catholicisme et positivisme sont « dans la même ligne d'ordre et de progrès ». Or, l'essentiel est, aujourd'hui, « qu'il y ait une direction sociale ». Catholicisme ou anarchie, disent les intransigeants de chez nous. Non pas, répliquent les positivistes. Car nous aussi nous sommes des hommes d'ordre. Vous pouvez donc, et, si vous pouvez, vous devez concourir avec nous.

Mais le pouvons-nous ? M. Deherme tranche cette question essentielle, mais ne la résoud pas. « Le positivisme ne demande aucune concession », dit-il. Or, quelques lignes plus loin, nous lisons : « Les catholiques devraient reconnaître enfin que leur discipline théologique ne peut rien sur l'esprit positif. » Voilà bien une concession et que l'Église n'est pas disposée à faire ; car elle entend bien avoir prise sur tous les esprits de toutes les générations, depuis le jour où il a été dit aux apôtres : *Euntes docete omnes gentes*. Je ne comprends d'ailleurs pas très bien comment M. Deherme peut inviter les catholiques à douter de l'immortelle efficacité de leur « discipline théologique », quand je le vois confesser très loyalement que « le catholicisme ne peut être que théologique ». Inviterait-on le catholicisme à douter de lui-même ? Le condamnerait-on au scepticisme ?

Non, l'Église ne saurait consentir à ne pas considérer les positivistes comme ses enfants d'hier et de demain. Pour nous, catholiques, le provisoire, c'est le positivisme ; le définitif, c'est l'Église. Jamais nous n'admettrons, même en hypothèse, le souhait de Comte : « Que les âmes catholiques restent catholiques jusqu'à ce qu'elles deviennent positivistes. » Jamais



nous n'admettrons l'adage fondamental du positivisme, à savoir que nous traversons un âge de transition entre l'état théologique, déjà dépassé, et l'état positif, qui s'élabore. L'immutabilité de l'Église est dogme immuable.

« L'Église ne peut être que ce quelle est », dit excellemment M. Deherme. Ce fait clairement perçu eût dû le dispenser de donner pour seconde raison à l'alliance qu'il rêve « que l'Église doit dignement renoncer à ramener à elle les esprits qui ont définitivement quitté l'état théologique ». A cela, l'Église ne renoncera pas : elle ne le peut ; elle renoncerait à sa mission. Elle est la religion du passé et de l'avenir. Ce serait lui supposer une étrange faiblesse que de la croire capable de prendre pour coadjuteur avec future succession ce positivisme qui se croit « la seule doctrine complète », un « catholicisme prolongé et élargi ».

Nous ne voyons d'ailleurs pas ce qu'il y aurait de catholique dans le positivisme, si ce n'est peut-être son ambition d'être adopté par l'Église afin d'être plus sûr d'en hériter. Mais, nous le répétons, la succession de l'Église n'est pas ouverte, et ce n'est pas elle qui songera à l'ouvrir.

D'ailleurs, tout jeune qu'il est, le positivisme a peut-être plus de rides que l'Église. Car, enfin, si la désagrégation des tissus marque la vieillesse des organes, la dissolution d'un système politique, intellectuel, religieux, n'aurait-elle pas pour signe la division d'idées chez ceux qui le professent ? Or, je vois bien que Comte a des admirateurs, mais son école, sa religion, où sont-elles ? Qui les représente ? M. Ch. Maurras est un positiviste. Or, M. Deherme en déclarant : « Le catholicisme purement politique, c'est-à-dire athée, est certainement une sottise », pourrait

bien atteindre ce condisciple en comtisme. M. Durkheim est un positiviste. Mais les positivistes, pour lesquels M. Deherme désire l'alliance de l'Église, ne sont pas « les vulgaires matérialistes qui ont usurpé cette qualification ». Matérialiste, M. Durkheim ne l'est-il pas ?

Et ces « positivistes religieux », au nombre desquels M. Deherme se range, où sont-ils ? Quels sont-ils ? Combien sont-ils ? Le catholicisme est un corps social, mais le positivisme ?...

Voilà bien des questions impertinentes. Mais sont-elles inutiles ? M. Deherme voit le catholicisme par le dehors et en admire l'architecture. Il nous paraît qu'il l'envisage comme un bel édifice plutôt que comme un organisme vivant et vivifiant. L'Église est une « force sociale ». Le catholicisme est « la religion naturelle des Français ». M. Deherme s'honore en voyant et plus encore en affirmant ces vérités.

Et il est logique en chargeant d'un « crime social » ceux qui « cherchent à affaiblir l'Église ».

Mais si le catholicisme est la religion naturelle des Français, ne sont donc pas dans la tradition française, ne sont donc pas dans la ligne de l'ordre, les Français qui ne sont pas catholiques. Patriotiquement, le positivisme est donc anarchique.

Il ne sert de rien d'arguer que le positivisme, c'est le catholicisme prolongé. Nul catholique conscient de sa foi ne peut accepter une définition qui est une exacte contre-vérité. Le catholicisme est la religion de l'absolu : le positivisme est la doctrine du relatif. Le catholicisme est une métaphysique surnaturelle ; le positivisme ignore métaphysique et surnaturel. Le catholicisme relie l'homme et Dieu ; le positivisme est le culte de l'Humanité sans Dieu.



On me dit qu'il ne nie pas Dieu, ni le Christ, ni l'Église, qu'il les postule même. Non pas, ignorer consciemment un fait équivaut à le nier. Or, le monde des substances a ses faits, comme le monde des phénomènes. L'agnosticisme les nie par prétérition.

Catholicisme et positivisme s'opposent comme la nuit au jour. Entre ces deux doctrines, entre ces deux religions, pas d'alliance possible.

Mais il ne s'agit pas, réplique M. Deherme, de collaboration religieuse, mais sociale. Il ne s'agit pas d'enseigner, mais de diriger la société. Catholiques et positivistes doivent s'unir pour fonder un « pouvoir spirituel » ayant pour mission de discipliner l'opinion publique. La croyance catholique a précisément sur d'autres croyances, comme le spiritisme, par exemple, l'avantage de réunir « les conditions d'une religion socialisée ». Ce n'est pas comme religion du Christ, mais comme force sociale que l'Église a fait et doit concourir à refaire l'éducation des Français.

Tout catholique pense, au contraire, que l'Église n'est une force sociale que par sa foi aux doctrines, sa fidélité aux préceptes, sa communion à la grâce de son Maître. C'est parce que le Christ vit en elle que les sociétés vivent par elle.

Où M. Deherme écrit : « C'est moins le Christ que la force sociale de l'Église qui a fait l'admirable éducation des Français », nous écrivons, nous : c'est le Christ par l'Église qui a fait l'admirable éducation des Français. L'Église sans le Christ, c'est un corps sans âme.

Ah ! sans doute, nous ne sommes pas de ceux, s'ils existent, qui confondent les notions de religieux et de social. La religion atteint directement l'homme, indirectement la société. C'est en prescrivant les devoirs



d'homme à homme et d'homme à société, que l'Église est sociale. Mais elle l'est aussi essentiellement que l'homme.

Distinguer le religieux du social, c'est légitime; les séparer, non. Le devoir social découle pour l'homme de son devoir religieux. D'où proposer au catholique une collaboration sociale avec le positiviste, c'est l'inviter à séparer deux devoirs inséparables.

Je sais bien que, quelque part, M. Deherme paraît seulement attendre de l'Église qu'elle reconstitue le pouvoir spirituel pour les croyants, qu'elle reprenne la direction de l'opinion publique des croyants, qu'elle rende aux catholiques des croyances communes. Nous ne pouvons supposer qu'elle ait jamais failli essentiellement à ce devoir de tous les siècles.

Mais, pour le remplir, qu'a-t-elle besoin du concours des positivistes? « Le Décalogue ne suffit plus à tout », c'est vite écrit. Qu'y ont donc ajouté d'essentiel les positivistes, qui permette aux catholiques « de s'éclairer sur les grands problèmes sociaux de notre temps et leurs solutions »? M'est avis que beaucoup de positivistes trouveraient à s'éclairer dans le *Catéchisme* ou, pour ne point trop les humilier, dans certaines Encycliques de Léon XIII. Et Léon XIII prétend bien ne tirer que les conséquences sociales du Décalogue.

Assez critiqué. M. Deherme est un penseur clairvoyant et un croyant aveugle. Nous espérons que sa pensée politique tuera sa foi positiviste. Son positivisme éclectique est vraiment trop peu raciné. Il se peut qu'il entre dans le catholicisme par le positivisme, comme Brunetière. Mais il y entrera. Il affirme trop pour ne pas douter. Et Dieu aura pitié de cette belle intelligence en quête de vérité. Chercher le vrai, c'est déjà prier.

M. CHARLES.



*Article paru dans le Nouvelliste de Lyon, sans signature, sous le titre: « Les aveux d'un grand esprit » :*

Un positiviste d'un talent hors ligne et d'une sincérité que ne saurait effleurer aucun soupçon, M. Deherme, essayait il y a quelques années l'éducation morale et philosophique du peuple ouvrier par les « Universités populaires » qu'il créait. Elles ont été infidèles à l'esprit dont il voulait les pénétrer ; elles ont été ailleurs et plus loin que lui ; elles se sont effritées en gaspillant les dévouements généreux qui s'y consacraient ; elles ont tourné, enfin, comme on pouvait s'y attendre, vers le socialisme et l'anarchie. Elles ont vécu en un mot ce tableau émouvant que Bourget a tracé d'elles dans son *Étape*, avec les illusions de son héros Jean Monneron.

Mais M. Deherme n'a pas renoncé à l'apostolat qu'il avait entrepris. Il le poursuit par sa revue *la Coopération des idées*, ancienne déjà de quatorze ans.

Il y poursuit notamment une campagne des plus remarquables sur la nécessité d'un pouvoir spirituel dans la société. En faveur de l'Église ? dira-t-on. Non, pas précisément, au moins dans sa pensée.

M. Deherme, avons-nous dit, est un positiviste. Il faut ajouter qu'il est un positiviste intégral, un disciple fidèle d'Auguste Comte, prenant sa doctrine dans son entier, la politique positive comme la philosophie positive, et le suivant ensuite jusqu'au bout de sa pensée comme au bout de sa carrière, sans en exclure cette religion de l'Humanité à laquelle le philosophe

avait abouti par le dernier effort de son esprit toujours en mouvement. D'autres disciples — et ce sont les plus nombreux — lui ont faussé compagnie dans la route : convaincu au contraire de l'unité de cette grande intelligence, M. Deherme n'en écarte, ni n'en répudie rien.

Eh bien, oui, il faut un pouvoir spirituel. Vous n'avez sans cela qu'anarchie : et le positivisme, qui croyait à la force unitaire des lois naturelles, ne doit pas pouvoir conclure à l'anarchie dans la société, comme contraste à l'ordre dans le monde.

C'est en cela que nous nous rallions pleinement aux vues élevées de la revue, dite « d'éducation sociale », qui incarne la pensée de M. Deherme. Cela, nous le gardons comme un hommage rendu à la nécessité d'une religion et d'une Église qui éclairent l'intelligence, redressent les volontés, harmonisent les efforts et font régner l'ordre moral dans les esprits comme il y a une Nature, aux yeux des positivistes, qui fait régner l'ordre dans la matière et maintient l'équilibre entre ses forces contraires luttant les unes contre les autres.

Seulement, il faut édifier, après avoir montré la nécessité d'un édifice. Comment et sur quoi ?

Ici, au contraire, le raisonnement positiviste devient plus laborieux.

M. Deherme a consulté des penseurs, des catholiques aussi comme M. Jean Lerolle. Et M. Lerolle, en un article que reproduit *la Coopération des idées*, lui a répondu : « Ou la dictature ou l'anarchie, tel est le dilemme, contestable d'ailleurs, que pose en politique M. Deherme. Nous osons lui demander de réfléchir à cet autre dilemme : ou le catholicisme ou l'anarchie. Nous ne voyons pas le moyen, pour un esprit sincère et clair d'en sortir. »



D'autres ont eu d'autres solutions. C'est que s'il faut de toute nécessité une morale, et s'il n'y a pas de morale sans une autorité qui l'impose à la raison ou à la volonté, sans une lumière qui éclaire ou qui commande, ils ne peuvent pas encore ou bien démontrer ou bien faire accepter cette autorité et cette morale. Soit : nous en sommes d'accord avec eux. Plus tard — oh ! bien plus tard, quand la philosophie aura trouvé ce qu'elle cherche et quand elle aura poussé assez loin « l'éducation sociale », pour que le dernier des travailleurs, courbés sur la terre ou sur la machine, soit devenu un penseur rival de Comte ou de Spinoza, — oh ! alors cette autorité suffisante lui sera sa raison. Mais, en attendant, on gardera pour le peuple une religion qu'on ne croira pas et que pourtant on lui laissera croire.

Un des collaborateurs de *la Coopération des idées*, M. Paul Guériot, écrit à ce sujet cette page suggestive :

« Purement matérialiste, l'enseignement primaire laïque est absolument incapable de fournir les assises d'une morale accessible aux enfants, aux simples, aux illettrés, c'est-à-dire aux huit dixièmes de l'Humanité. Est-il donc opportun de revenir à la vieille formule « qu'il faut une religion pour le peuple » ?

« Eh bien, en conscience, nous croyons que cette formule telle qu'elle est, avec sa rudesse, ne fait qu'annoncer une vérité sociale. Oui, il faut une religion, c'est-à-dire une discipline de conscience pour le peuple. Et même (c'est ici que nous complétons la formule) nous pensons qu'on doit dire : « Il faut une religion pour tout être humain ; mais cette religion ne peut pas être la même pour le philosophe, le penseur et l'homme de culture médiocre ou rudimentaire. Pour les pre-

« miers, elle peut bien se résumer dans un ensemble  
« de règles morales ; pour le second, il faut, sous peine  
« derester inefficace et incomprise, qu'elle constitue un  
« faisceau de dogmes, rites et croyances, dont l'idée de  
« sanction extra-terrestre doit être la dominante. » Re-  
marquons qu'en soi, cette idée de sanction extra-ter-  
restre n'a rien d'inadmissible. A ne consulter que le  
bon sens et le sentiment, elle correspond à une solu-  
tion logique de l'énigme de la vie. »

Puis, citant des penseurs qui ne troublaient pas  
chez les autres une foi qu'ils n'avaient point, M. Gué-  
riot ajoute que si ces hommes-là agissaient ainsi,  
c'était par la « conscience » qu'ils avaient que « leurs  
principes, inoffensifs pour une élite, pouvaient deve-  
nir dangereux s'ils étaient vulgarisés dans la masse  
humaine. »

Il y a de là à tirer toute une apologétique du chris-  
tianisme.

Quoi ! d'une part des principes — des vérités, nous  
dit-on — qui seraient un danger ! Et de l'autre, des  
opinions indémonstrables, disons le mot, des erreurs  
(car on les tient pour telles), qui sont une nécessité  
sociale, qui sont le salut et la condition même de  
l'ordre dans le monde ! Pourrait-on concevoir des  
contrastes qui fussent plus incohérents et plus anar-  
chiques que ceux-là ?

Non, ni la vérité ne peut être dangereuse, ni l'er-  
reur ne peut être bienfaisante. Aussi je connais peu  
d'hommages aussi involontaires, ni aussi concluants,  
qui aient été rendus au dogme chrétien dans toute  
son intégrité intellectuelle et morale.

Faire une religion qui, incomprise sans doute ou  
reniée par Comte, ait pu satisfaire des génies comme  
Pascal, Newton, Leibnitz ou Pasteur ; la faire intel-



ligible et pleine d'attraits pour les esprits les moins cultivés et les plus humbles ; susciter parmi ceux-ci comme parmi les autres des enthousiasmes qui les illuminent de lumières inattendues ; faire de cette religion la conduite sociale par où les vices soient combattus et fonder sur elle cette morale à laquelle on cherche vainement ailleurs une base inattaquable et démontrée, aussi bien que féconde et pratique : tout cela est absurde, si tout cela n'est pas vrai d'une vérité qui soit au-dessus de nous, parce qu'elle serait l'essence même de toute cette religion.

Voilà à quoi l'on est amené à conclure comme malgré soi quand on réfléchit. Malgré soi, cependant, n'est peut-être pas le mot propre, puisqu'il faut ici l'acte libre d'une volonté qui adhère au vrai.

Mais ensuite combien de problèmes sociaux sont résolus avec cela sans pouvoir l'être autrement !

Dans d'autres numéros de sa revue, M. Deherme a contre la débauche, le divorce, la stérilité criminelle des unions, bien des pages que beaucoup de catholiques voudraient avoir écrites avec le même talent et la même connaissance de nos ruines sociales. Là encore, c'est l'aveu indirect de la nécessité d'un pouvoir spirituel et l'effort généreux d'un esprit qui en veut un et qui n'en trouve pas.

Pourtant, la France périra si cette nécessité n'est point satisfaite. Pourquoi donc ne revient-elle pas, non pas par tactique à une imagination qu'elle ne croirait pas et que pour ainsi dire elle exploiterait, mais par conviction à une vérité qui, en ayant les paroles de la vie éternelle, a aussi pour les peuples les paroles même de la vie présente ?



\*  
\*  
\*

Le Nouvelliste du 2 mai publiait la réponse suivante, sous le titre: « Catholicisme et Positivisme », en la faisant précéder de ces lignes: « A la suite de l'article que nous avons publié sur l'œuvre de M. Deherme, nous recevons de lui la lettre suivante, qui rend hommage en bien des points à la vertu sociale du catholicisme. Aussi est-ce avec plaisir que nous l'insérons. »

La Seyne, 29 avril.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Je tiens à remercier l'auteur inconnu de moi du bienveillant et intelligent article consacré à *la Coopération des Idées* qui a paru dans *le Nouvelliste* du 25 avril.

Les réserves que fait votre rédacteur sont celles d'un croyant. Je me garderai bien de les discuter. Je voudrais seulement, pour vos lecteurs, — puisqu'il y a encore un grand journal qui ose traiter de telles questions, — apporter quelques précisions.

Conciliant en fait, le positivisme ne transige jamais sur les principes. Avec le catholicisme, il ne peut donc s'agir d'une fusion, encore moins d'une équivoque « utilisation »; mais d'une loyale alliance, tacite pour le spirituel, formelle pour le temporel. C'est dire que le positivisme reconnaît dans le catholicisme une grande vérité. De leur côté, les catholiques de *l'Action française* ont déclaré: « Ce que nous professons, à savoir la justification des lois naturelles par le surnaturel, ne signifie point que l'ordre surnaturel se confonde avec l'ordre naturel, cela si-

gnifie que, bien loin de le détruire, il l'explique et le justifie aux yeux des catholiques. Si la raison scientifique démontre, par exemple, certaines lois politiques, nous ne voyons pas comment le surnaturel nous obligerait nécessairement à les enfreindre. »

Nous avons à reconstituer la société française. L'Église n'y peut suffire seule, puisqu'elle n'a pu défendre et garder seule. D'autre part, on ne peut rien sans elle. On ne construit que sur des assises.

On connaît mal le positivisme. La synthèse du savoir humain aboutit à une vraie religion qui a pour fin — comme toute religion — la subordination des instincts égoïstes aux impulsions altruistes, de la personnalité à la sociabilité, de ce qui passe à ce qui dure, du détail à l'ensemble, de la raison et de l'activité au sentiment. C'est Comte qui a dit : « La foi est la plus grande vertu sociale. »

A le bien prendre, le positivisme n'est qu'un catholicisme qui se connaît. Un digne prêtre m'écrivait dernièrement qu'on ne peut être catholique qu'« au nom de la vérité intrinsèque, littérale, absolue et intangible de la Révélation ». Il n'importe si, en construisant « le royaume de Dieu », le croyant réalise l'ordre humain ! Dieu n'a pu vouloir que l'ordre et la plus grande Humanité. C'est blasphémer que de supposer qu'en s'élevant l'homme n'obéit pas à Dieu. Ignace de Loyola disait : « Priez Dieu comme si vous ne comptiez pas sur vous, travaillez comme si vous ne comptiez pas sur Dieu. » Pour le social, catholiques et positivistes ont donc le même principe : l'amour ; la même base : l'ordre ; le même but : le progrès.

Auguste Comte a conçu le positivisme comme le développement du catholicisme. Pour lui, Dieu est la seule réponse raisonnable à toutes les questions de



cause et d'origine. Il condamne le matérialisme, l'athéisme, voire le naïf déisme romantique et le vague spiritualisme universitaire, qui ne sont qu'un athéisme hypocrite. Nul n'a si hautement glorifié l'Église. Nul n'a si bien montré l'accord émouvant de la foi avec l'ordre universel, qui est une des plus fortes raisons de croire pour les âmes qui s'inquiètent.

Le positivisme relie l'homme au monde par l'Humanité comme le catholicisme par Dieu. Le procédé logique importe peu. Socialement, nous n'avons à considérer que le résultat. L'œuvre dans le ciel du catholicisme nous est et nous restera positivement inconnue. Son œuvre sur la terre ne saurait être ignorée des Français. Il a fondé la société française, la fleur de la civilisation, et la civilisation occidentale, la plus magnifique expression de la grandeur humaine. Un des principes du positivisme, c'est de ne pas sacrifier les moyens au but. Acceptant l'œuvre, il ne rejette pas l'instrument. D'un autre côté, le catholicisme ne peut s'opposer à soi-même, à ce qu'il a créé réellement. Il ne peut que vouloir perfectionner cette œuvre grandiose qui est si profondément sienne. Tant qu'il le pourra et le voudra, il aura sa raison d'être, il sera humainement indestructible. Un vrai positiviste souhaite l'Église forte, parce qu'il la sait efficace. Et il ne méconnaît point le meilleur de cette force, où elle s'anime, la naïveté, la spontanéité, la ferveur de la foi en Dieu.

Si le catholicisme tendait à la théocratie, comme le protestantisme par exemple, la difficulté serait grande. Mais le principal apport du catholicisme à la liberté humaine, ç'a été, précisément, la séparation du temporel et du spirituel.

J'ignore s'il peut y avoir un ésotérisme catholique.



En tout cas, le précepte fondamental du positivisme est : « vivre au grand jour ». On constate trois états successifs de l'esprit humain : théologique, métaphysique, positif. L'état métaphysique, essentiellement critique, négatif, destructif, est transitoire. Mais c'est ce ferment d'anarchie qui prédomine aujourd'hui. C'est par lui que l'Église est persécutée, que la France est déchirée. Or, à ceux qu'agite le tourment métaphysique et qui s'interrogent vainement sur les origines et les causes, au lieu de s'en tenir aux rapports, aux lois, seuls accessibles à l'intelligence humaine et seuls utiles à connaître, le positivisme assure qu'il n'y a qu'une réponse qui les puisse satisfaire et qui convienne : Dieu créateur et dispensateur de toutes choses. Il va plus loin : Aux croyants incomplets qui écartent Dieu des affaires terrestres, il recommande la seule doctrine qui les puisse rallier : le catholicisme. Il ne s'adresse donc qu'à ceux qui ont déjà franchi, définitivement, l'étape métaphysique, et pour les rallier, les relier, les régler, leur inspirer un respect reconnaissant pour l'Église, mère de la civilisation occidentale, et en faire des partisans décidés de la liberté spirituelle.

Vous voyez déjà tout ce que l'Église peut gagner à l'alliance tacite du positivisme organisé. Il y a mieux.

La politique positive cherche à rétablir toutes les conditions morales du catholicisme, qui sont les conditions vitales de la société française. S'il va plus loin que le Décalogue, d'abord, il en retient tout. Il ne fait qu'y ajouter. Il veut organiser l'opinion publique pour créer une atmosphère sociale, vivifiante et purifiante. Il condamne le divorce comme une rétrogradation vicieuse sur l'admirable monogamie instituée par le catholicisme. Il restitue à la femme sa mission morale.

Il célèbre la pauvreté, la chasteté, l'abnégation. Il organise le dévouement. Il proclame qu'il n'y a que des devoirs. Il réclame la liberté d'enseignement, d'association. Il se propose d'abattre tous les obstacles que le sectarisme et le vandalisme ont dressés contre Dieu et la propagation de sa Parole. Son caractère toujours relativiste lui permet de comprendre la Vérité catholique. Sans doute, le caractère absolutiste du catholicisme lui interdit de comprendre aussi bien les vérités positivistes; mais ces vérités sont précisément celles-là mêmes que l'Église a toujours servies inconsciemment. Remarquez, d'ailleurs, que c'est par le temporel, maintenant, que l'esprit métaphysique dissolvant s'introduit dans l'Église. Les directions de la politique positive l'en préserveraient. Elles mettraient fin, non seulement aux divisions des catholiques entre eux, qui les affaiblissent et les livrent, mais encore au terrible antagonisme qui déchire la société moderne, et particulièrement la France.

Veillez agréer, monsieur le directeur, avec tous mes remerciements, l'expression de mes sentiments les meilleurs.

G. DÉHERME.

\*  
\*  
\*

*Sous le même titre: « Catholicisme et Positivism », l'Express, de Lyon, publiait ce qui suit dans son numéro du 7 juin :*

Une lettre-réponse de l'écrivain positiviste Deherme, récemment insérée dans *le Nouvelliste de Lyon*, provoque de la part d'un de nos compatriotes les rectifications suivantes :

Beauregard (par Belley), 25 mai 1910.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Sous la rubrique « Catholicisme et Positivisme » le *Nouvelliste* du 2 mai a publié une longue lettre-réponse signée : Deherme, directeur de la *Coopération des Idées*. La lecture de cette lettre aurait pour effet de créer dans certains esprits non prévenus une confusion des plus regrettables entre l'idée catholique et la doctrine positiviste qui en est la négation. Vous jugerez bon, sans doute, monsieur le directeur, qu'une voix s'élève à titre d'avertissement, dans cette région lyonnaise qui a vu naître ou enseigner les Noïrot, les Ozanam, les Saint-Bonnet, et tant d'autres défenseurs de la vérité philosophique et religieuse. Ce n'est qu'une mise en garde, nécessairement brève comme le comportent les limites d'un journal, mais établissant néanmoins, par quelques citations et réponses, le danger réel dont il s'agit.

*A le bien prendre*, dit M. Deherme, *le positivisme n'est qu'un catholicisme qui se connaît*. M. Deherme se trompe, et en se trompant il trompe ses lecteurs. Le catholicisme est un ensemble de dogmes, de préceptes et de culte reposant avant tout, sur l'affirmation de l'existence de Dieu, de l'existence de l'âme et des rapports de ce Dieu et de cette âme. Le positivisme, lui, est une doctrine philosophique qui refuse absolument à l'esprit humain la possibilité d'affirmer jamais légitimement l'existence de Dieu et celle de l'âme, reléguant irrémédiablement ces existences dans la sphère de l'hypothèse pure et inconnaissable; c'est, en d'autres termes, une doctrine athée, sensualiste, sceptique, agnostique, (Auguste Comte, *Cours de philosophie*



*positive*, tome I, pp. 8, 9, 10, 17. — Auguste Comte, *id.*, t. III pp. 544, 545, 550. — E. Littré, *Conservation, révolution et positivisme*, 2<sup>e</sup> édition, XXVI, p. 388. — E. Littré, *Dictionnaire de Nysten*, Ame. — H. Taine, *Les Philosophes français du XIX<sup>e</sup> siècle*, ch. III, pp. 67-69, ch. X., pp. 243, 244, 246; ch. XI, p. 273; ch. XIV, pp. 359-361.)

Cela étant, dire, comme le dit M. Deherme, que le positivisme est un catholicisme qui se connaît, c'est dire que le positivisme est un catholicisme qui se connaît athée, sensualiste, agnostique. Qu'est-ce que cet étrange amalgame? Ce n'est pas le catholicisme évidemment, et M. Deherme mieux instruit de la doctrine positiviste qu'il professe, ne rééditerait pas de pareilles énormités. Mais alors, que devient le rêve de M. Deherme, qui propose une alliance entre deux doctrines dont l'une est la négation de l'autre? C'est un piège, piège inconscient, je veux le croire, mais piège réel, tendu aux catholiques non avisés et ignorants la plupart du temps, comme M. Deherme paraît l'être lui-même, de ce qu'est en principe et au fond, la doctrine dite positive.

*Auguste Comte*, dit M. Deherme, a conçu le positivisme comme le développement du catholicisme. Pour lui, Dieu est la seule réponse raisonnable à toutes les questions de cause et d'origine. C'est là encore, de la part de M. Deherme, une colossale erreur. M. Deherme a-t-il lu son maître en entier? Il n'y paraît pas. S'il l'eût fait, il connaîtrait et nous ferait connaître Auguste Comte philosophe, chef d'école, rénovateur de doctrine et de principes sensualistes; Auguste Comte s'affirmant athée, matérialiste, agnostique; Auguste Comte déclarant hautement, en ce qui concerne les causes et les êtres, quels qu'ils soient, que

pour lui et les positivistes : « Ce sont des questions que nous regardons tous comme insolubles, qui ne sont plus du domaine de la philosophie positive et que nous abandonnons avec raison à l'imagination des théologiens ou aux subtilités des métaphysiciens. »

Et voilà les négations fondamentales que M. Deherme appelle un catholicisme développé ! Voilà ce qu'il appelait tout à l'heure *un catholicisme qui se connaît !* Voilà ce dont il ose dire : *Pour lui (Comte), Dieu est la seule réponse raisonnable à toutes les questions de cause et d'origine.* C'est, chez M. Deherme, la confusion poussée à l'extrême dans les mots commè dans les choses.

*On connaît mal le positivisme,* dit M. Deherme. *La synthèse du savoir humain aboutit à une vraie religion qui a pour fin, — comme toute religion, — la subordination des instincts égoïstes aux impulsions altruistes,* etc... Qu'est-ce qu'une religion, en bon français, sinon un ensemble de rapports entre Dieu et l'âme ? Or, il y n'y a ni Dieu ni âme pour le positiviste. Que viennent donc faire ici les mots de religion et de vraie religion ? Donner faussement au positivisme une couleur religieuse ? Tromper le lecteur catholique ? Créer une autre confusion ?

*L'état métaphysique,* dit M. Deherme, *essentiellement critique, négatif, destructif, est transitoire. Mais c'est ce ferment d'anarchie qui prédomine aujourd'hui. C'est par lui que l'Église est persécutée, que la France est déchirée.* M. Deherme s'aveugle quand il rejette l'anarchie sur ce qu'il appelle l'état métaphysique de l'esprit humain. L'anarchie vient en ligne droite du positivisme. L'anarchie est un positivisme logique. Qu'Auguste Comte n'ait pas tiré lui-même du principe positiviste la conséquence anarchiste, soit !



Mais elle n'y existe pas moins, et les inconséquences des chefs n'arrêtent pas longtemps leurs successeurs. La logique est plus forte et l'emporte bientôt. Auguste Comte, parlant philosophiquement, affirme en principe : « Pas de Dieu ! Pas d'âme responsable devant Dieu ! » Et parlant socialement, il essaie d'ajouter : « Ordre, Soumission, Société, Amour, Patrie, Progrès, Pouvoir ». Il est illogique. — Les disciples crient aujourd'hui : « Pas de Dieu ? Pas d'âme. Donc pas de Maître ! Haine, antagonisme et anarchie ! » Ils sont logiques. — Ils sont logiques, mais ils ne sont qu'anarchistes de second ordre. Les grands anarchistes sont ceux qui ont formulé de nouveau, à notre époque, sous le nom de positivisme, le principe sensualiste : Auguste Comte, Littré, Taine. Ceux-là sont les pères de l'anarchie.

*A ceux, dit encore M. Deherme, qu'agite le tourment métaphysique et qui s'interrogent vainement sur les origines et les causes, au lieu de s'en tenir aux rapports, aux lois, seuls accessibles à l'intelligence humaine et seuls utiles à connaître, le positivisme assure qu'il n'y a qu'une réponse qui les puisse satisfaire et qui convienne : Dieu, créateur et dispensateur de toutes choses. Eh quoi ! ce même positivisme n'établit-il pas, en principe, que ce Dieu dont il parle n'est qu'une hypothèse sans fondements ? Et voilà que, au besoin, ce positivisme athée donne Dieu pour réponse ! Qui trompe-t-on ici ? nouvelles obscurités ! nouvelles contradictions !*

J'en passe et je m'arrête, car j'en ai dit assez pour montrer par quelles voies tortueuses on essaie de rapprocher les catholiques du positivisme. On ne leur dit pas la vérité sur la doctrine athée, sensualiste, sceptique, anarchique, à laquelle on voudrait les associer

au moyen de ce que M. Deherme appelle une *alliance tacite*. Or, au catholicisme, si violemment attaqué à l'heure qu'il est, l'allié, le défenseur qu'il faut, c'est le grand jour, la clarté, la lumière. Ses plus dangereux ennemis sont l'obscurité, l'ignorance, la confusion des mots et des idées, les nuages consciemment ou inconsciemment amoncelés, les alliances contre nature, ouvertes ou tacites, avec l'erreur.

C'est à une de ces alliances que M. Deherme convie les catholiques, et je reconnais que l'erreur positiviste dont il se fait le tenant y pourrait trouver des avantages, ne fût-ce que celui d'emprunter à la vérité qu'elle voudrait ainsi se donner pour voisine, quelques reflets dont elle puisse se dorner faussement aux yeux de dupes éventuelles ; jeu habile, mais auquel les catholiques ne sauraient se laisser prendre ; jeu qu'ils doivent au contraire, démasquer en toute occasion. — C'est un devoir de ce genre que nous avons essayé de remplir ici. Que M. Deherme rentre son projet d'alliance. Le catholicisme a pour lui la Raison et la Foi. Ces alliés lui suffisent.

PAUL COTTIN,  
Ancien Député.

\*  
\*

*La lettre de M. Paul Cottin est certainement ce qui a pu être écrit de moins sympathique, de moins éclairé et de plus incompréhensif par des catholiques. Cette lettre ayant été reproduite par la Croix du 2 juillet, la réponse suivante fut envoyée à ce journal, qui la publia en partie le 9 juillet, et à l'Express, qui l'inséra dans son numéro du 30 juin, en tronquant seulement la phrase où il est question des commissions électorales :*



Jeudi, 23 juin 1910.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Je viens seulement de lire la lettre de M. Paul Cottin, publiée dans votre numéro du mardi 7 juin.

A la Chambre, on a de singuliers procédés de discussion. Il est fâcheux que M. Paul Cottin, dans sa retraite, ne les ait pas oubliés. A dire vrai, il ne discute pas les idées, il se borne à insinuer que j'ignore la doctrine dont je suis l'adepte fervent ou que je la dénature pour les besoins de la cause. C'est mettre en doute ma bonne foi. Bien plus encore pour *le Nouvelliste*, qui a si courtoisement accueilli ma communication, que pour moi-même, je tiens à répondre.

Je sais que M. Paul Cottin est l'auteur d'un livre contre le positivisme. Et cela est effrayant, — pour ses amis, pour la cause qu'il prétend servir.

M. Paul Cottin ignore encore que Taine n'était pas positiviste et que Littré n'avait accepté que la partie préparatoire de la grande synthèse, celle-là seulement que M. Paul Cottin a abordée. Sa lettre témoigne qu'il n'a pas lu l'œuvre capitale d'Auguste Comte : *Système de politique positive*, *Catéchisme positiviste*, *Appel aux conservateurs*, *Synthèse subjective*.

Instruisons-le donc.

Il écrit : « Le positivisme est une doctrine athée, sensualiste, sceptique, agnostique. » Voici ce qu'on trouve dans l'œuvre de Comte quand on daigne en prendre connaissance avant de la combattre : « Le positivisme est incompatible avec les orgueilleuses rêveries d'un ténébreux athéisme sur la formation de l'univers, l'origine des animaux, etc. Dans son appré-

ciation générale de nos divers états spéculatifs, le positivisme n'hésite point à regarder ces chimères doctrinales comme fort inférieures, même en rationalité, aux inspirations spontanées de l'humanité (le théologisme). Car le principe théologique, consistant à tout expliquer par des volontés, ne peut être pleinement écarté que quand, ayant reconnu inaccessible toute recherche des causes, on se borne à connaître les lois. Tant qu'on persiste à résoudre les questions qui caractérisent notre enfance, on est très mal fondé à rejeter le mode naïf qu'y appliqua notre imagination et qui seul convient, en effet, à notre nature... Quand on veut pénétrer le mystère inaccessible de la production essentielle des phénomènes, on ne peut rien supposer de plus satisfaisant que de les attribuer à des volontés intérieures ou extérieures, puisqu'on les assimile ainsi aux effets journaliers des affections qui nous animent. L'orgueil métaphysique ou scientifique a pu seul persuader aux athées, anciens ou modernes, que leurs vagues hypothèses sur un tel sujet sont vraiment supérieures à cette assimilation directe... Quoique l'ordre naturel soit, à tous égards, très imparfait, sa production se concilierait beaucoup mieux avec la supposition d'une volonté intelligente qu'avec celle d'un aveugle mécanisme. Les athées persistants peuvent être donc considérés comme les plus inconséquents des théologiens, puisqu'ils poursuivent les mêmes questions en rejetant l'unique méthode qui s'y adapte... Un tel régime indique d'ailleurs, chez ceux qui l'adoptent comme définitif, une appréciation très exagérée, ou même vicieuse, des besoins intellectuels, et un sentiment trop imparfait des besoins moraux ou sociaux. Il se combine le plus souvent avec les dangereuses utopies de l'orgueil spéculatif quant



au prétendu règne de l'esprit. Dans la morale proprement dite, il procure une sorte de consécration dogmatique aux ignobles sophismes de la métaphysique morale sur la domination absolue de l'égoïsme. En politique, il tend directement à rendre indéfinie la situation révolutionnaire, par la haine aveugle qu'il inspire envers l'ensemble du passé, dont il empêche toute explication positive, propre à nous dévoiler l'avenir humain. »

M. Paul Cottin méconnaît complètement le positivisme comme religion. Qu'on me permette donc encore une citation du *Système de politique*: « On doit juger entièrement chimérique l'espoir que suscite une rationalité vicieuse, aspirant à la convergence sous la seule impulsion de l'esprit, sans aucune participation du cœur. Même chez ceux qui peuvent vraiment apprécier les démonstrations, les moindres dissidences suffisent pour neutraliser les principales concordances, quand la vénération ne vient pas surmonter l'insubordination. Il faut donc regarder toute synthèse partielle (le *Cours de philosophie positive* par exemple) comme tellement impossible, que le positivisme aurait fourni seulement un vain aliment à l'exercice mental, s'il était resté toujours à l'état philosophique sans atteindre la plénitude religieuse. »

Enfin, M. Paul Cottin traite Auguste Comte de père de l'anarchie moderne. Et il ne se doute point combien cela est énorme. Qu'on en juge par ces deux préceptes comtistes fondamentaux : « Il n'existe point de société sans gouvernement. » — « Aucune société ne peut se conserver et se développer sans un sacerdoce quelconque. »

Reste l'« alliance tacite ». Je n'ai fait que répéter l'appel que le Maître, pour réagir contre la décomposi-

tion sociale, adressait aux conservateurs, au général des Jésuites à Rome, enfin à « tous ceux qui ont une religion » — et d'après lui la religion la plus parfaite après le positivisme est le catholicisme — pour résister aux barbares « qui n'en ont pas ».

Et cela, M. Paul Cottin l'a mal compris. Il ne s'agit pas de confondre les dogmes. Il ne s'agit pas du ciel. Il s'agit de notre terre française.

Dire que le positivisme est la négation du catholicisme, c'est n'avoir aucune idée précise de cette doctrine, non plus que de sa méthode. Pas même du mot. « Positivisme » s'oppose, j'imagine, à négativisme. La méthode que Comte a assignée à la sociologie est la filiation, et toujours il se préoccupe de la continuité. « Nous sommes de plus en plus gouvernés par les morts. » Auguste Comte lisait chaque jour *l'Imitation*, et il en recommandait instamment la lecture à ses disciples. Si bien que Tarde considérait le positivisme comme un néo-catholicisme. Et Brunetière, qui ne fut pas une mazette non plus, invitait les catholiques à « l'utiliser ».

Les positivistes défendent l'Église parce qu'elle est la seule force morale organisée qui subsiste. Ils veulent la liberté spirituelle, et donc l'entière liberté d'enseignement et d'association. Ils applaudissent aux évêques résistant à la tyrannie politicienne qui impose la corruption et l'abrutissement systématiques de nos enfants. Ils vont plus loin que la plupart des catholiques — surtout ceux qui se mêlent de politique électorale — en réclamant la suppression du budget de l'instruction publique, c'est-à-dire la séparation des écoles et de l'État. M. Paul Cottin, ancien député, sait-il que, conformément aux dernières volontés d'Auguste Comte, son exécuteur testamentaire, à titre de



manifestation sympathique, verse une somme de 100 francs par an au curé de l'église Saint-Paul à Paris pour l'entretien du culte ?

Enfin les positivistes, partisans décidés du mariage indissoluble, condamnent le divorce, préconisent le mariage chaste et le veuvage éternel. Voilà les matérialistes !... Pour reconstituer la famille, ils interdisent le travail salarié des femmes, et ils réclament, avec la suppression de l'usage des dots, la liberté testamentaire.

Ils se proposent, en outre, de réaliser en tout et partout la grande pensée de l'Église au moyen âge : la séparation définitive du temporel et du spirituel.

Je le demande aux catholiques intelligents qui se rendent compte de la crise tragique que traverse notre France : n'y a-t-il pas là, sur ces bases de défense sociale, les éléments d'une alliance, autrement libre, fière et efficace que les habituelles coalitions électorales, avilissantes et pernicieuses, auxquelles M. Paul Cottin, ancien député, n'a pu se refuser au temps qu'il était candidat ?...

J'ai mieux indiqué cela dans ma lettre au *Nouvel-iste* ; mais M. Paul Cottin n'y a pas fait attention. Je ne veux point abuser de votre hospitalité. S'il plaît à M. Paul Cottin de continuer cette conversation qui ne laissera point d'être instructive pour lui, je lui offre volontiers les pages de *la Coopération des idées*.

G. DEHERME.

## Revue des Opinions, des Faits et des Idées

---

### LA PRESSE CONTRE-ÉDUCATRICE

Dans *les Sources*, le P. Gratry, qui n'était pas toujours si bien inspiré, a écrit :

« Cet homme qui croit vouloir penser et parvenir à la lumière, permet à la perturbatrice de tout silence, à la profanatrice de toutes les solitudes, à la *presse quotidienne*, de venir, chaque matin, lui prendre le plus pur de son temps, une heure ou plus, une heure enlevée de la vie par l'emporte-pièce quotidien : heure pendant laquelle la passion, l'aveuglement, le bavardage et le mensonge, la poussière des faits inutiles, l'illusion des craintes vaines et des espérances impossibles vont s'emparer, peut-être pour l'occuper et le tenir pendant tout le jour, de cet esprit fait pour la science et la sagesse. »

PAR TOUS.

---

### Les Livres qui font penser

---

**Les « Pagès »**, roman de la terre, par ENÉE BOULOC, préface de M. Ch. de Pomairols, 3 fr. 50 (Librairie Plon). — Il y a tant de poésie dans ce livre, et de la meilleure et de la plus vraie, parce que, semblable à celle du vieil Homère, elle s'inspire directement de l'éternelle Nature, que c'est là plutôt, en dépit du modeste sous-titre choisi par l'auteur, un poème qu'un roman, et un poème ayant pour cadre l'un des coins les plus pittoresques de la France : *le Rouergue*. Mais que signifie ce nom : « Pagès » ? Ce n'est pas le nom d'une famille déterminée, c'est le nom donné



à une classe supérieure de paysans, ainsi que nous l'explique l'auteur dans un prologue. « Pagès, dit-il, vient de *pagus, pagensis, pagesus* et signifie un paysan par excellence, une sorte de petit seigneur terrien par le privilège d'un nom ancien et d'un bien un peu important. »

Ce roman, ou plutôt ce poème rustique, met en scène surtout deux puissantes familles paysannes supérieures : les Salvat occupant le domaine du Rouquet, les Blanchis occupant celui de la Roque ; les premiers n'ayant qu'une fille, la petite Mélie : les seconds, huit enfants, dont Mir (Casimir) le cadet nouera, dès son bas âge, avec Mélie une idylle qui répandra son charme sur le livre de M. Bouloc. Ce livre m'a paru, je ne crains pas de le dire, un vrai chef-d'œuvre, parce que la poésie infuse, la peinture des caractères, la description succincte, mais colorée des travaux agricoles, selon les saisons, tout y est, et dans une mesure parfaite.

Des deux maîtres de ferme, celui de la Roque, « Mous-su » Blanchis est le plus anciennement qualifié comme pagès, mais aussi le plus chargé de famille et par conséquent le moins à l'aise, mais son domaine n'est pas moins beau que celui de Salvat, et de plus il s'y trouve une magnifique prairie connue sous le nom de « la Prade » qui est d'autant plus l'objet de la jalousie et de la convoitise du propriétaire du Rouquet qu'elle forme une enclave dans ses terres.

Le père Salvat ne rêvant que d'avoir la Prade pour embellir son Rouquet ; le père Blanchis de faire épouser par l'un de ses fils la petite Mélie Salvat : voilà tout le fond de ce poème rustique conduit d'un bout à l'autre avec une rare maîtrise.

Comment Mir Blanchis devient bouvier chez Salvat, parce qu'il lui fallait alléger la famille d'une bouche en gagnant sa vie au dehors et aussi parce qu'aimant déjà Mélie Salvat, il avait à cœur de se trouver dans le rayonnement de sa beauté, comment à la suite d'une perfidie du berger Ambroise, jaloux et hargneux, il fut chassé du Rouquet par l'implacable Salvat, parce qu'il était aimé de Mélie, et quoique son amour fût toujours demeuré dans les bornes de la décence, comment, à force de résignation et de générosité il rentra en grâce auprès du terrible Salvat et

devint l'heureux époux de sa chère Mélie, c'est ce qu'on pourra voir en lisant ce délicieux ouvrage où il convient surtout d'admirer des peintures achevées de la vie campagnarde, notamment la Saint-Jean ; la foire de Saint-Pierre ; les foins et la moisson ; la « Soulenque » ou fête du Soleil et des travaux ; la prière en commun, qui éveille dans les âmes agrestes une sincère contrition de leurs péchés ; le marché entre les deux pères au sujet du mariage de leurs enfants ; le battage et les premiers labours.

Contemplez un peu ce lever de soleil, le matin de la foire de Saint-Pierre à Rodez, tandis que Mir Blanchis pousse ses bœufs devant lui à travers la montagne :

Le soleil allait se lever ; ses rayons se projetaient en gros jets derrière le mont de la Vaysse ; puis il sortit tout entier comme un bloc d'une fournaise et incendia les hauteurs. Les légères fumées qui flottaient aux flancs des collines s'élevèrent en traînées coupées, et les brumes des bas-fonds parurent descendre. Alors l'étendue immense se découvrit comme une double coupe ; c'était la coupe peu profonde de la terre, avec l'infinie variété de ses émaux et de ses ciselures ; ses prairies, ses champs, ses bois, ses villes et ses villages étincelants, sortis dans une dentelure de monts, et la coupe renversée d'azur sans fin, où brillait une hostie de feu. Devant la majesté de ce spectacle, le sentiment du divin pénétra le bouvier ; et pour la première fois de sa vie, un sentiment vrai d'adoration s'éleva de son âme.

Regardons ensemble maintenant ce paysage de nuit au retour de la foire :

Enfin ce jour étouffant, poussiéreux, interminable s'achevait et un peu de fraîcheur s'épandit sur les ombres ; aussitôt les rainettes entonnèrent leur nocturne : *Ra, ra, ra*. Leur chant monotone et coupé devait être un appel d'incantation aux étoiles qui, en effet, accouraient toutes de l'infini. D'abord indécise lueur, le regard se fatiguait à les deviner, et, dès qu'on avait cessé de les regarder, elles se figeaient tout à coup au front de la nuit, en clignotant. C'était un jeu de les découvrir une à une, un prodige de les voir surgir et braisiller innombrablement comme un foyer qui se ranime dans la cendre de l'espace. Arcature géminée de la voûte céleste, la voie lactée brûlait d'une flamme pâle. La terre était demi-obscur.

On pourrait relever nombre de traits exquis, notamment celui-ci à propos d'un bois de hêtres que nous peint l'auteur :



Les splendides géants prenaient pour eux toute la sève de la terre, toute la lumière du ciel, étouffant sous leur ombrage la vie des faibles tiges, comme le pagès sous sa superbe les espoirs craintifs du bouvier.

Et cet autre trait encore. Le vieux domestique Pierronnel ayant rappelé devant Mélie à Mir, qui en est tout ému, la générosité de son arrière-grand-père envers le pauvre monde, une année que le blé était si cher, et des larmes en étant venues aux yeux de Mir, Mélie qui avait promis au vieillard de lui tricoter *une* paire de bas se ravise, comme pour bien marquer la joie que lui cause cet hommage rendu à l'aïeul de celui qu'elle aime.

— Je vous tricoterai *deux* paires de bas, dit-elle.

Comme c'est trouvé !

A une époque telle que la nôtre, où le roman a tant perverti et dévoyé d'esprits dans les élites mondaines ou les masses plébéiennes, par la mise en relief de tous les vices et de tous les crimes, *les Pagès* apparaissent comme une œuvre merveilleusement salubre, et l'art avec lequel l'auteur a fait ressortir pour notre enchantement toute la poésie de la vie rurale doivent lui valoir non seulement l'admiration de ceux qui aiment le beau style, mais la profonde estime de ceux qui ont à cœur de voir s'améliorer les mœurs nationales.

Ce roman a été honoré d'un prix Montyon par l'Académie française, et c'était justice.

EDMOND THIAUDIÈRE.

**Le Chemin de sable**, par JACQUES DES GACHONS, 3 fr. 50. (Plon, éd., 8, rue Garancière). — « Oui, oui, déjà les peines s'effacent. Le malheur supporté vaillamment ne laisse pas de cicatrices. Il durcit les muscles, il fortifie l'âme. La vie est un chemin de sable. Il faut regarder devant soi et monter, monter... » Le conseil est bon ; mais la volonté de le suivre n'y peut rien quand le malheur vous a cassé bras et jambes. Il est des blessures profondes et qui marquent indélébilement, il en est qui restent toujours des plaies béantes et saignantes...

Il ne s'agit ici que d'un jeune ménage bourgeois qui se

trouve soudainement aux prises avec des difficultés matérielles. Claire, petite bourgeoise, et François, intellectuel, ne savent rien de la vie, et ces difficultés, au lendemain de leur mariage, risquent de compromettre leur amour. Mais tout s'arrange, par la sagesse, par le travail, par la bonté, — un peu aussi par la chance. C'est bien le chemin de sable, tout s'efface, et l'on s'est élevé. « Il ne suffit pas de domestiquer la souffrance et de rire d'elle. Son rôle est plus vaste. L'adversité épure et grandit. Elle forge le caractère, comme le fer entre la rude enclume et l'inextinguible marteau. »

M. Jacques des Gachons excelle à rendre ces petits drames d'intimité. Il sait nous intéresser au sort de la petite bourgeoise qui est obligée de réduire ses dépenses. Nous partageons la joie de ce ménage, quand il a un enfant et quand il est assuré enfin d'un honnête revenu de 6.000 francs par an. Cela n'empêche point l'auteur, d'ailleurs, de dépeindre vigoureusement le journalisme actuel.

M. des Gachons est aussi un moraliste délicat. « Sachons nous résigner à notre sort, dit-il, puis évitons d'inutiles déboires par la modération de nos désirs quotidiens. »

G. DEHERME.

Nous avons reçu :

**L'Aile invisible**, par PAUL AROSA, 3 fr. 50 (Stock, éd., 155, rue Saint-Honoré). — Poèmes d'une forme assez harmonieuse et pure.

---

*Le Directeur-Gérant* : G. DEHERME.

---



**Bernard GRASSET, Éditeur**  
61, rue des Saints-Pères, 61. — PARIS

---

COLLECTION

## “ LES ÉTUDES CONTEMPORAINES ”

Sous ce titre, la *Librairie Bernard Grasset* commence la publication d'une série d'études sur les milieux littéraires, politiques et sociaux de ce temps. Ces études, confiées à des spécialistes qui apporteront à leur tâche, avec toute la documentation désirable, le plus grand souci d'impartialité, ont pour objet de fixer dès maintenant et le plus exactement possible la physionomie de notre époque. Chaque étude forme un élégant volume de 200 à 250 pages et se vend séparément 2 fr.

---

Vient de paraître dans la collection **Les Études Contemporaines:**

### **Le CULTE de l'INCOMPÉTENCE**

Par **Émile FAGUET**, de l'Académie Française

Un volume in-16, 240 pages. . . . . 2 fr.

---

### **La Sorbonne Contemporaine**

Par **Pierre LEGAY**

---

### **L'AUTOMNE D'UN PRINCE**

*Correspondance inédite du duc d'Orléans et de la marquise de Montesson*

Publiée avec une introduction et des notes par **Jean HARMAND**. Un volume in-16 orné d'un portrait de la Marquise de Montesson. Prix. 2 fr.

**Henri CHANTAVOINE**

### **EN PROVINCE**

*Lettres au directeur du « Journal des Débats »*

Un vol. in-16. (Préface de **M. Paul Deschanel**, de l'Académie française)

Prix. . . . . 3 fr. 50

---

**V. DE PALLARÈS**

### **LE CRÉPUSCULE D'UNE IDOLE**

*Nietzsche, Nietzscheïsme, Nietzscheïens*

Un volume in-16. . . . . 3 fr. 50

# CROÎTRE OU DISPARAÎTRE

Par GEORGES DEHERME

Un volume in-16 de 280 pages. Prix : 3 fr. 50

PERRIN et C<sup>ie</sup>, Éditeurs, 35, quai des Grands-Augustins, PARIS

---

# LA CRISE SOCIALE

Par GEORGES DEHERME

(Troisième édition)

Un volume in-16 de 375 pages. Prix. . . . . 3 fr. 50

BLOUD et C<sup>ie</sup>, Éditeurs, 7, rue Saint-Sulpice, Paris

---

# AUGUSTE COMTE ET SON ŒUVRE

## LE POSITIVISME

Par GEORGES DEHERME

*Un vol. in-16 de 128 pages, avec deux portraits hors texte,  
Prix : 2 fr. 50*

(GIARD et BRIÈRE, Éditeurs, 16, rue Soufflot. — PARIS)

---

# L'AFRIQUE OCCIDENTALE FRANÇAISE

Action politique. Action économique. Action sociale

Par GEORGES DEHERME

*Ouvrage couronné par l'Académie française  
et par la Société antiesclavagiste de France*

Un volume in-8 de 528 pages. Prix : 6 fr. (*franco* : 6 fr. 60)

BLOUD et C<sup>ie</sup>, Éditeurs, 7, place Saint-Sulpice, PARIS

---

# La Démocratie vivante

Par GEORGES DEHERME

Un volume in-8° de 402 pages. Prix : 4 fr. 50 (*franco* : 5 fr.)

BERNARD GRASSET, Éditeur, 61, rue des Saints-Pères, PARIS

---